



Grenadiers de la garde impériale.

de huit cent mille âmes, qui a des armes, des vivres et des munitions, et qui peut les foudroyer :

L'énergie de l'ambassadeur français réveilla celle du sultan. Sébastiani fut appelé au divan, et les ministres se laissèrent guider par ses conseils.

Des officiers français du génie et de l'artillerie avaient été quelque temps auparavant envoyés à Constantinople par ordre de l'empereur ; Sébastiani leur confia les travaux de défense, en même temps qu'il faisait négocier avec l'amiral anglais pour gagner du temps.

En huit jours, cinq cents pièces de canon furent disposées en batterie sur les côtes ; les châteaux des Dardanelles furent armés et fortifiés ; des brûlots furent préparés.

Duckworth vit qu'il allait être écrasé ; il se hâta de faire retraite. Le 2 mars, profitant d'un vent favorable, il repassa les Dardanelles : les batteries tonnèrent sur lui ; malgré la promptitude de sa fuite, deux de ses vaisseaux furent fortement endommagés, et deux corvettes coulées.

Le courage et l'habileté de Sébastiani eurent une influence considérable sur les événements ultérieurs. Si la Porte s'était soumise aux Anglais, toute l'armée russe des bords du Danube serait venue renforcer Beningsen.

Napoléon témoigna sa satisfaction à Sébastiani en le nommant grand-cordon de la Légion-d'Honneur ; il écrivit en même temps une lettre de félicitations au sultan Sélim, et lui promit un appui efficace.

Non contents de cette agression contre l'empire ottoman, les Anglais semblèrent vouloir contraindre le sultan à une guerre ouverte ; ils tentèrent de s'emparer de l'Egypte, y jetèrent des troupes de débarquement, s'emparèrent d'Alexandrie, et se mirent en communication avec les Mamelucks, auxquels ils promettaient le rétablissement de leur puissance.

Mais ayant voulu s'avancer dans le pays, ils furent assaillis à Rosette par les troupes de Méhémed-Ali, et repoussés sur Alexandrie avec de grandes pertes. Le 19 avril, les Anglais évacuèrent l'Egypte après y être restés moins d'un mois.

Indigné de cette nouvelle insulte, le sultan déclara enfin la guerre aux Anglais et envoya un ambassadeur au quartier-général de Finckenstein. Avant celui-ci était déjà venu l'ambassadeur de la Perse, Mirza-Rizza, avec mission de conclure une alliance offensive et défensive.

Napoléon attachait beaucoup d'importance à des relations qui lui donnaient un accès dans l'Orient. Sans cesse préoccupé du désir d'attaquer la puissance britannique dans sa grande colonie, il ne manquait aucune occasion qui pouvait favoriser ses projets, et des bords de la Vistule il préparait une expédition sur l'Indus.

Heureux de se montrer à l'ambassadeur persan, au milieu de sa gloire militaire, entouré de ses soldats, conduit par la victoire sur

les frontières de la Russie, Napoléon fut pour lui plein d'égards et de bienveillance.

Le savant orientaliste, Amédée Jaubert, servait d'interprète. Mirza-Rizza était un homme plein d'esprit et de sagacité, unissant à la finesse des Orientaux une intelligence droite et une grande variété de connaissances.

L'Empereur avait beaucoup de plaisir à s'entretenir avec lui, et tous les jours ils se promenaient ensemble dans les jardins de Finckenstein.

C'était quelque chose d'étrange que de voir le représentant d'une antique puissance déchu, marchant dans toute la magnificence de son costume oriental à la suite du héros des temps modernes, si simple dans sa grandeur, si sévère dans ses habitudes.

Un jour accompagnant l'Empereur dans une grande revue, Mirza descendit de cheval et suivit Napoléon pas à pas dans les rangs des soldats, marchant dans les terres labourées, avec ses belles babouches et sa robe traînante. Le temps était très-chaud ; il rentra à Finckenstein accablé de fatigue, et se laissa tomber, en arrivant, sur son divan. Il s'écriait, en épuisant les formules de l'admiration :

— Que c'est grand ! que c'est beau ! que c'est magnifique ! Et il murmurait tout bas :

— Je meurs de lassitude.

Peu après la signature du traité, l'ambassadeur persan quitta le quartier-général : il fut suivi de près par le général Gardanne, aide-de-camp de l'Empereur, envoyé en ambassade extraordinaire à Téhéran.

Ce dernier était accompagné d'officiers du génie et de l'artillerie, destinés à servir d'instructeurs.

On vit arriver ensuite à Finckenstein l'ambassadeur turc Seïb-Wahid-Emin-Effendi. Formaliste et méticuleux, ce personnage ne sut rien conclure. Les hostilités recommencèrent sans que rien fut décidé.

Lorsque les troupes se mirent en mouvement, Wahib-Effendi se rendit à Paris, et y resta vainement jusqu'au moment où il apprit la déposition du sultan Sélim. Cette catastrophe mettait fin à ses pouvoirs.

Ce n'étaient pas seulement les rigueurs de l'hiver qui avaient

décidé l'Empereur à suspendre les grands combats ; ce n'étaient pas seulement les soins actifs qu'il mettait à renforcer son armée ; une entreprise importante occupait aussi ses laborieux loisirs : il pressait avec ardeur le siège de Dantzig, de Dantzig dont la prise devait fermer aux Anglais tous les rivages de la Baltique.

Douze mille Prussiens et six mille Russes défendaient la ville sous les ordres de Kalkreuth. Le maréchal Lefebvre commandait l'armée de siège, forte de dix-huit mille hommes.

Après deux mois de combats et de manœuvres pour rejeter l'ennemi dans la place, la tranchée avait été ouverte dans la nuit du 1^{er} au 2 avril. Un mois après, tous les ouvrages extérieurs étaient détruits, les principaux édifices ruinés ; Kalkreuth, aux abois, demandait instamment des secours.

Il était, en effet, d'un haut intérêt pour les coalisés de sauver la clef de la Baltique. Un conseil de guerre fut tenu à Bartenstein ; l'empereur Alexandre, le grand-duc Constantin, le roi de Prusse, s'y trouvaient.

Pour secourir la place par terre, il fallait forcer les cantonnements de la grande armée ; on résolut d'envoyer un renfort par mer. En conséquence, quinze mille Russes commandés par Kamenskoï, débarquèrent à l'embouchure de la Vistule.

Mais il n'était pas facile de surprendre Napoléon. A la première nouvelle du rassemblement de ces troupes, il avait fait partir pour Dantzig le maréchal Lannes, à la tête des grenadiers d'Oudinot ; et lorsque Kamenskoï déboucha pour attaquer les lignes de blocus, il fut repoussé avec une perte de deux mille cinq cents hommes, et ne tenta plus de troubler le siège.

Peu après, Mortier arriva de Stralsund, où il avait conclu un armistice avec les troupes suédoises ; les opérations du siège se poursuivirent avec une nouvelle vigueur.

Kalkreuth vit que toute résistance était inutile ; il capitula le 24 mai ; Kamenskoï se rembarqua.

Huit cents pièces d'artillerie, des magasins de toute espèce, plus de cinq cent mille quintaux de grains, des caves considérables, de grands approvisionnements de draps et d'épiceries, des ressources immenses pour l'armée, tels furent les premiers fruits de cette conquête.

Un avantage non moins considérable était d'appuyer la gauche de la grande armée sur une place forte de premier ordre, tandis que Thorn appuyait son centre et Praga sa droite. La ligne des cantonnements était presque inattaquable.

Les coalisés cependant résolurent de reprendre l'offensive. L'empereur Alexandre marchait à la tête de l'armée russe, portée alors à cent trente mille hommes. Les Français, en ligne sur la Passarge, comptaient cent soixante mille hommes.

Beningsen se flatta qu'en prenant vivement l'initiative, il pourrait avec de fortes masses, pénétrer dans l'intervalle des différents corps, les attaquer à revers et les battre séparément.

Le 5 juin, l'armée russe se mit en mouvement sur sept colonnes: la droite attaqua Bernadotte au pont de Spanden; le centre voulut enlever le pont de Lomitten, défendu par le corps de Soult; la gauche, commandée par Beningsen qui conduisait trois divisions, la garde impériale et les réserves, se porta sur Ney.

Le projet de Beningsen était, en même temps qu'il l'attaquait de front, de manœuvrer sur ses flancs, de tourner sa gauche et de le devancer sur la Passarge, dont le maréchal se trouvait assez éloigné, son corps s'étant porté beaucoup en avant.

Soult et Bernadotte, protégés par des têtes de pont, repoussèrent successivement toutes les attaques. Mais Ney, assailli par des forces supérieures, fut obligé de céder, sans cependant se laisser déborder, et disputa le terrain pied à pied.

Il fit ainsi sa retraite jusqu'à Deppen, sur la rive gauche de la Passarge, qu'il traversa sans que ses arrière-gardes eussent été entamées, malgré le feu d'une formidable artillerie.

Beningsen voyait tous ses projets déjoués; il devait s'attendre à être attaqué à son tour, et ordonna la retraite.

En effet, Napoléon mit toute son armée en mouvement, et, le 8 juin, elle avait franchi la Passarge aux trois points que l'ennemi avait voulu forcer.

Manœuvrant avec leur rapidité ordinaire, les Français atteignirent les arrière-gardes russes et les resserrèrent sur l'Alle; là elles s'arrêtèrent et firent une résistance désespérée pour donner le temps au gros de l'armée de passer sur la rive droite. Beningsen se hâta de rentrer dans ses retranchements de Heilsberg.

Napoléon l'y attaqua le 10 juin : on se battit avec acharnement jusqu'à minuit ; les pertes furent grandes : onze cents morts, six à sept mille blessés du côté des Français ; trois mille tués, huit à neuf mille blessés du côté des Russes.

Le lendemain, Beningsen évacua son camp et se mit en retraite sur Bartenstein. Les Français entrèrent le 12 à Heilsberg, où ils trouvèrent des magasins considérables ; maîtres de la route d'Eylau, et par conséquent de Kœnisberg, ils s'y portaient rapidement en suivant la rive gauche de l'Alle.

A partir de Heilsberg, l'Alle s'éloigne de la route d'Eylau par de nombreuses sinuosités ; mais à Friedland, elle s'en rapproche par un nouveau détour, puis elle s'en écarte pour n'y plus revenir.

Il ne restait donc à Beningsen qu'un seul moyen de ressaisir la route de Kœnisberg ; c'était de passer le pont de Friedland et de déboucher par cette voie sur la rive gauche.

Il se décida pour cette manœuvre, entraîné d'ailleurs par l'espoir de prendre par le flanc les colonnes de marche de la grande armée et de les battre l'une après l'autre. Le 13 au soir, il arrivait dans Friedland et y établissait son quartier-général, après en avoir déposé un régiment de hussards français.

Napoléon, en apprenant que l'armée russe s'était portée sur la rive gauche de l'Alle, fut saisi de joie ; il trouvait enfin l'occasion de frapper un coup décisif et marcha vers Friedland avec les corps de Ney, de Lannes, de Mortier et de Victor, tandis que Murat, Soult et Davoust manœvraient sur Kœnisberg.

La petite ville de Friedland est bâtie sur un monticule, resserré d'un côté par les plis de l'Alle, de l'autre par un vaste étang que forme le ruisseau du Muhlenfliess. Après avoir traversé la ville, la route d'Eylau cotoie la rive gauche de l'étang ; la route de Kœnisberg, la rive droite.

Beningsen, voulant s'assurer ces deux communications, se mit en bataille dans la plaine en avant de la ville et de l'étang ; l'aile gauche, à cheval sur la route d'Eylau, appuyant au Muhlenflies, présentait un front de trois-quarts de lieue ; l'aile droite et le centre de l'autre côté du ruisseau, s'étendait à près d'une lieue au nord de la ville.

En voyant l'ennemi s'ébranler pour l'attaque, Napoléon s'écria :

« C'est aujourd'hui un jour heureux ; c'est l'anniversaire de Marengo. »

Il prit aussitôt ses dispositions pour rendre sa prédiction plus sûre. Culbuter l'aile gauche de Beningsen, la séparer du centre en la refoulant entre l'étang et Friedland, pénétrer dans la ville, enlever à l'armée russe son seul point de retraite, et acculer à l'Alle l'aile droite est le plan de bataille qu'il improvise et qu'il prescrit à ses généraux.

Mortier et Lannes forment l'aile gauche et le centre des Français; il leur est prescrit de s'engager avec la droite et le centre de l'ennemi, assez sérieusement pour les distraire de tout autre mouvement, mais sans jamais se porter en avant.

Ney commande la droite; c'est à lui que sont réservés les coups décisifs contre la gauche de l'ennemi; c'est de lui que dépend le gain de la bataille. La journée presque entière s'était passée à prendre position.

A cinq heures du soir, l'Empereur fit donner le signal de l'attaque par trois salves d'artillerie.

Aussitôt Ney s'élançait avec une irrésistible impétuosité. Plusieurs régiments de cavalerie russe et une nuée de cosaques cherchent à le déborder par sa droite; Latour-Maubourg les charge avec ses dragons et les repousse sur la rivière; une batterie de trente pièces de canon appuie les mouvements de Ney.

Le maréchal réunit tous les grenadiers de ses divisions; ils chargent à la baïonnette les bataillons russes, et du premier choc les jettent dans l'Alle.

Toute l'aile gauche de l'ennemi plie sous cette attaque impétueuse, recule, suivant les prévisions de Napoléon, pour se rapprocher de la ville, et s'engouffre dans l'espace resserré entre l'étang et la rivière.

Déjà les troupes de Ney l'enveloppent de toutes parts, lorsque la garde impériale russe, sortant de Friedland, se précipite, arrête les vainqueurs et les fait un instant reculer. Mais se remettant bientôt, les Français reprennent l'offensive, fondent sur la garde russe et la refoulent sur Friedland.

Aux portes de la ville, le combat recommence avec une nouvelle fureur: resserrés entre la ville et l'étang, sur un espace de deux cent cinquante toises, soixante mille combattants se heurtent et se



Bernadotte

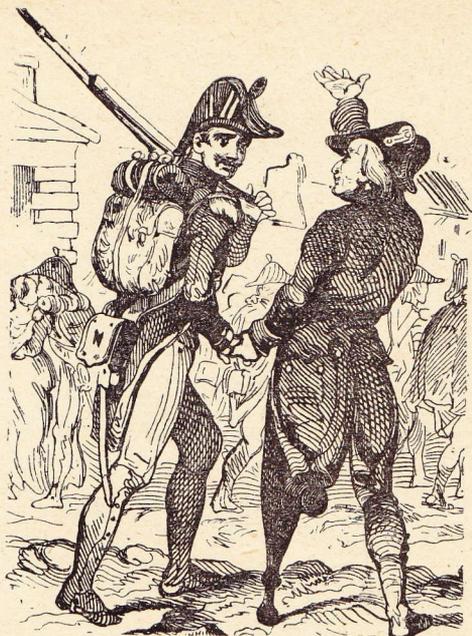
confondent ; les Français pour assurer leur victoire, les Russes pour donner à leur droite compromise le temps de se replier.

Mais Beningsen jugeant aux progrès des Français que son artillerie court risque de rester entre leurs mains, lui ordonne de repasser la rivière. L'infanterie, abandonnée à elle-même, ne peut plus tenir, elle rentre précipitamment dans la ville, et court vers le pont.

Le général cherche en vain à la rallier. Ney, Victor et Dupont renversent tous les obstacles, traversent les rues en flammes ; les débris des Russes ne se sauvent qu'en incendiant le pont derrière eux.

Cependant Lannes et Mortier qui, suivant les ordres de l'Empereur, n'avaient d'abord combattu que mollement pour attirer à eux la droite et le centre, reprennent tout à coup une vigoureuse offensive et poussent l'ennemi devant eux.

Les Russes reculent sur Friedland, croyant encore le passage libre. Deux divisions pénètrent dans la ville ; elles y rencontrent les Français maîtres de la place : une horrible mêlée s'engage ; Ney et Victor arrêtent les Russes en tête ; Lannes et Mortier les écrasent par derrière.



Le gros de l'armée ennemie, apprenant que la gauche est détruite et la ville occupée, se disperse dans le plus affreux désordre.

Acculés sur la rivière, ayant toutes leurs communications coupées les Russes se répandent sur le rivage, pêle-mêle, sans guide, sans direction, sabrés par la cavalerie, et s'écrasant entre eux pour se frayer une route.

Les uns se précipitent dans les eaux et y périssent ; beaucoup d'autres, plus heureux, découvrent un gué et s'échappent

en sacrifiant bagages et artillerie. La cavalerie fila le long de la rive gauche de l'Alle jusqu'à Allenbourg où elle passa la rivière.

La victoire était complète, et les pertes des Russes immenses. Ils eurent dix mille hommes tués, quinze mille blessés, et leur armée désorganisée ne pouvait rien entreprendre.

Dans la même journée, Soult avait investi Kœnisberg, défendu par Lestocq et Kamenskoi, à la tête de vingt-cinq mille hommes : ces généraux paraissaient vouloir résister ; mais à la nouvelle du désastre de Friedland, ils se retirèrent. Soult prit possession de la ville le 16, et y trouva d'immenses magasins, quantité de munitions et cent mille fusils récemment arrivés d'Angleterre.

Pendant ce temps, la grande armée continuait sa marche, poursuivant les débris de l'armée vaincue, parcourant une route obstruée de canons abandonnés, de caissons, d'équipages, et recueillant à chaque pas des prisonniers et des blessés.

Les Russes, précipitant leur fuite, ne s'arrêtent nulle part ; le 19, ils gagnent Tilsitt, passent le Niémen et brûlent le pont derrière eux.

Les flammes n'étaient pas encore éteintes, lorsque Murat pénétra

dans la ville : Napoléon le suit de près, et la grande armée se déploie sur le Niémen. De l'autre côté du fleuve commence la Russie.

CHAPITRE XXXI.

Duplicité d'Alexandre.

Il y avait neuf mois seulement que l'empereur était sorti de Paris, et maître des rives de la Baltique, il avait anéanti la Prusse, conquis la Pologne et contraint les Russes à chercher un refuge sur leur territoire ; toutes les grandes barrières qui le séparaient du Nord étaient franchies.

Partant de Strasbourg, il avait, par d'habiles manœuvres, tourné le Weser, première ligne de défense ; la journée d'Iéna lui avait livré l'Elbe ; ses lieutenants avaient suffi pour faire tomber les places de l'Oder.

De là il s'était porté sur la Vistule, d'où il avait surveillé le siège de Dantzig ; enfin, après la prise de cette forteresse, la destruction de l'armée russe l'avait conduit jusqu'à Niémen, sans que rien pût l'empêcher de franchir cette dernière barrière.

L'orgueil moscovite allait céder à l'aspect des aigles françaises planant sur les frontières de l'empire.

En effet, le jour même, un armistice fut sollicité par Alexandre, réfugié avec le roi de Prusse sur la rive droite du fleuve.

Il fut signé, le 22, par Berthier et le prince Labanow. Une entrevue fut convenue entre les deux empereurs, pour traiter de la paix définitive.

Après ses triomphes, Napoléon n'oubliait jamais d'y associer ses soldats ; il leur adressa la proclamation suivante :

« Soldats ! le 5 juin, nous avons été attaqués dans nos cantonnements par l'armée russe. L'ennemi s'est mépris sur les causes de notre inactivité. Il s'est aperçu trop tard que notre repos était celui du lion : il se repent de l'avoir troublé.

« Des bords de la Vistule, nous sommes arrivés sur ceux du Niémen avec la rapidité de l'aigle. Vous célébraz à Austerlitz l'anniversaire du couronnement ; vous avez, cette année, dignement célébré celui de Marengo, qui mit fin à la guerre de la coalition.

« Français ! vous avez été dignes de vous et de moi. Vous rentrez en France couverts de tous vos lauriers, et après avoir obtenu une paix glorieuse qui porte avec elle la garantie de sa durée. Il est temps que notre patrie vive en repos, à l'abri de la maligne influence de l'Angleterre. Mes bienfaits vous prouveront ma reconnaissance et toute l'étendue de l'amour que je vous porte. »

Il est assez difficile de déterminer lequel des deux empereurs provoqua l'entrevue. Les documents à cet égard manquent ou se contredisent.

Mais tous deux avaient des raisons pour la souhaiter. S'il s'était agi d'une paix ordinaire, d'un traité destiné à effacer de mutuels ressentiments, ou à satisfaire de mutuelles exigences, sans doute Napoléon eût jugé que ses ministres suffisaient pour conclure.

Mais il fallait soustraire à Alexandre l'influence de l'Angleterre, e lier intimement à la cause de l'empire français, compléter avec son aide le blocus continental, et Napoléon comptait beaucoup sur les séductions de son esprit et l'ascendant de sa gloire auprès d'un prince jeune et que l'on disait enthousiaste.

Il y avait d'ailleurs à traiter diverses questions de haute diplomatie qu'il ne pouvait aborder que personnellement avec Alexandre. Il est probable qu'alors son ambition, tentée par de gigantesques succès, se développait, comme toutes les grandes passions, à mesure qu'elle était satisfaite.

L'abaissement successif de tous ses rivaux, sur le continent européen, n'avait laissé debout et intacte que la Russie. Mais les tendances naturelles de cette puissance et les conseils d'une sage politique devaient la porter de préférence vers l'Orient : elle n'avait donc

aucun intérêt sérieux à s'opposer au développement de l'empire français vers l'occident et le midi.

Dans son ardent désir d'arriver à l'unité et de simplifier par là les rapports politiques, il se peut qu'à cette époque Napoléon, ait eu la pensée qu'on lui a plus d'une fois attribuée, de faire un grand partage du monde européen, et qu'il voulût à cet égard entrer en pour parler avec Alexandre. D'autres considérations encore, d'une moindre nature, l'appelaient à cette entrevue.

Il était bien-aise, aux yeux de l'Europe attentive, de mettre un certain appareil à sa réconciliation avec le prince qui avait été le dernier sur le continent à reconnaître son titre impérial, et donner solennellement à sa dynastie naissante la consécration qui lui manquait.

C'était là le côté faible du grand homme, la funeste préoccupation d'une politique personnelle. Sans doute, l'autocrate lui donnera le baiser fraternel ; mais ce sera le baiser du traître avec l'envie et des pensées de vengeance dans le cœur.

L'illustre parvenu se croira désormais plus sûr de son trône, parce qu'il aura marché l'égal de l'héritier de Cathérine, et il se laissera endormir par les caresses du rusé Moscovite qui remet à d'autres temps la satisfaction de ses rancunes.

Assurément les résultats immédiats semblèrent justifier la tactique de Napoléon ; car son entrevue avec Alexandre eut un effet immense en Europe, et causa une grande douleur à ses ennemis ; mais, en affligeant ceux-ci, il rendait hommage à leurs préjugés, et c'était contre ces préjugés que la France luttait depuis quinze ans ; et en paraissant se fortifier par des amitiés royales, Napoléon affaiblissait son pouvoir dans sa source et son origine.

Le 25 juin, un radeau fut amarré sur le milieu du Niémen ; un pavillon y était dressé pour recevoir les deux empereurs, arbitres des destinées de l'Europe ; les armées naguère ennemies, rangées maintenant sur les deux rives en attitude pacifique, semblaient présider à l'auguste conférence qui promettait un terme à leurs travaux.

Les deux barques, portant les empereurs, partirent au même instant de chaque bord : Napoléon, arrivé le premier, traversa le pavillon et s'avança au-devant du czar ; tous deux s'embrassèrent par un mouvement simultané, soit qu'ils voulussent l'un et l'autre faire

une solennelle tromperie, soit qu'ils fussent réellement heureux, l'un de recevoir l'accolade du plus illustre capitaine du siècle, l'autre d'être reçu à bras ouverts par le plus puissant représentant des vieilles dynasties.

Mais quelles que fussent les émotions secrètes des souverains, celles des troupes éclatèrent avec une bruyante sincérité. D'immenses acclamations parties en même temps des bords opposés du fleuve se confondirent en un seul cri de joie.

Cet élan spontané de deux grands peuples salueant avec enthousiasme l'annonce de la paix, avait sans contredit quelque chose de plus imposant encore que le rapprochement calculé de leurs souverains.

Alexandre était accompagné du grand-duc Constantin, des généraux Beningsen et Suvarow, du prince Labanow et du comte de Lieven. Murat, Berthier, Bessières, Duroc et Caulaincourt, suivaient Napoléon. Les empereurs entrèrent seuls dans le pavillon, où leur conversation se prolongea pendant deux heures.

Le lendemain eut lieu, sur le Niémen, une seconde entrevue à laquelle Alexandre amena le roi de Prusse. La moitié de la ville de Tilsitt fut neutralisée pour recevoir les quartiers-généraux des deux empereurs : Alexandre vint y loger le 26 ; Napoléon le reçut à la descente du bateau ; aux extrémités de la Pologne, il faisait les honneurs de chez lui : c'était un droit que lui donnait la victoire.

Le roi de Prusse, traité avec moins de courtoisie, fut reçu sur le bord du Niémen par le maréchal Bessières et le grand-duc de Berg. Une convention particulière d'armistice entre les Français et les Prussiens fut signée et ratifiée.

La ville, quelques jours auparavant si pleine de bruits de guerre, devint alors un centre de plaisirs et de fêtes. Les officiers des deux armées qui s'étaient naguère combattus sur les champs de bataille, étaient heureux de se rapprocher, à l'exemple de leurs souverains, et de faire succéder à des rencontres sanglantes de mutuels divertissements.

Les deux empereurs se montraient partout ensemble, aux revues, aux promenades, aux fêtes, inséparables et joyeux en apparence comme deux compagnons de plaisir, mais occupés en secret à s'étudier

réci­proque­ment, et à tirer bon parti d'une intimité créée par les cir­con­stances.

Au milieu de l'affluence de princes et de grands personnages de toute sorte qui les entou­raient, les deux empereurs aimaient à s'isoler de cette foule d'automates dorés, et à passer ensemble des journées entières dans la plus parfaite intimité. Un matin que Napoléon sortait à pied de son palais, accom­pagné d'Alexandre, sous le bras duquel il avait amicalement passé le sien, il s'arrêta devant le grenadier qui, posé en faction au bas de l'escalier, leur présentait les armes. Napoléon le regarde un moment en secouant la tête d'un air d'orgueil, et faisant remarquer à Alexandre ce soldat, dont le visage est orné d'une cicatrice qui part du front et descend jusqu'au milieu de la joue :

— Que pensez-vous, Sire mon frère, lui dit-il, de soldats qui survivent à de pareilles blessures ?

— Et vous, Sire mon frère, répond Alexandre, que pensez-vous des soldats qui les font ?

— Ils sont morts, ceux-là !... murmura le grenadier d'une voix grave, sans rien perdre de son immobilité.

Alexandre, dont la belle réponse avait un moment embarrassé Napoléon, se tourna alors vers ce dernier en disant avec courtoisie :

— Mon frère, ici comme ailleurs, la victoire vous reste.

— Mon frère, c'est qu'ici comme ailleurs mes grognards ont donné.

Sous un air affable et des manières ouvertes, Alexandre cachait les finesses d'un diplomate oriental. Prodiges de politesses et de protestations amicales, il trompa Napoléon avec la grâce et l'élégance d'un courtisan de Versailles.

Plein de condescendance pour lui, il sut le captiver par d'habiles témoignages d'admiration et par des empresses qui avaient quelque chose de filial. Napoléon crut l'avoir complètement dominé, et ne se montra pas en reste de prévenances et de coquetteries.

Entre ces deux souverains devenus si promptement intimes, le roi de Prusse jouait un triste rôle : l'un était son protecteur, l'autre son vainqueur ; il avait à subir une double humiliation.

Ne sachant encore s'il conserverait son royaume, il ne lui restait

de ressources que dans le faible appui d'un allié ambitieux, ou la générosité d'un adversaire outragé.

Les mystérieuses conférences des deux empereurs n'étaient pas faites pour le rassurer ; car on se séparait aussitôt après le dîner qui se donnait toujours chez Napoléon, et lorsque Frédéric-Guillaume s'était retiré, les deux autres convives se retrouvaient et passaient alternativement chez l'un ou chez l'autre de longues soirées.

Là se traitaient en tête-à-tête les questions diplomatiques qui concernaient toute l'Europe ; là se décidait le sort du roi de Prusse sans qu'il fût consulté, sans qu'il pût intervenir pendant qu'on dépeçait son royaume.

Ces façons cavalières étaient sans doute excusables chez Napoléon qui disposait de ses conquêtes ; mais de la part d'Alexandre, qui avait entraîné la Prusse à sa ruine, c'était un défaut de convenance et de procédés.

Tout était déjà décidé entre les deux souverains contractants, lorsque le 6 juillet, la reine de Prusse arrivait à Tilsitt, avec l'espoir d'apaiser le vainqueur par les séductions de son esprit et de ses charmes.

Quoique d'une taille moyenne, cette princesse avait le port imposant : sa démarche était pleine de grâce, son profil d'une admirable régularité, et elle conservait encore cette plénitude de beauté qui succède à la première fleur de la jeunesse ; elle avait alors trente-deux ans.

Napoléon s'empressa de lui rendre visite ; dès le premier abord, elle se confondit en excuses et en supplications.

— Pardonnez-nous, dit-elle, cette fatale guerre. La Prusse s'était aveuglée sur votre puissance ; elle a osé combattre un héros, s'opposer aux destinées de la France, négliger son heureuse amitié : elle est bien punie. La mémoire du grand Frédéric nous a fait commettre une erreur ; nous nous sommes crus ses égaux, parce que nous étions ses descendants. Hélas ! l'effet n'a pas répondu à notre attente.

A cette douleur un peu théâtrale, Napoléon répondait par de vagues politesses et de muets empressements ; il lui avança un siège et la fit asseoir ; elle continua sur un ton pathétique, implorant avec ardeur l'oubli du passé.



Drouot

N'ignorant pas qu'il était question d'enlever à la Prusse le territoire située entre l'Elbe et le Rhin, elle demandait au moins grâce pour Magdebourg ; Magdebourg était l'objet de ses plus instantes prières.

Napoléon avait fort affaire de résister aux larmes d'une reine suppliante, lorsque l'entrée soudaine du roi lui rendit toute sa fermeté. La belle Wilhelmine ne put dissimuler l'humeur que lui causait l'intervention intempestive de son royal époux.

Cependant, au dîner, où elle fut invitée chez l'Empereur, elle reprit ses attaques. Toutes les puissances d'un esprit cultivé, d'une amabilité raffinée, d'une habile coquetterie furent mises en jeu ; et il fallut à Napoléon une surveillance continuelle sur lui même pour ne se laisser prendre à aucun piège, pour ne prononcer aucune parole douteuse qui eût pu ressembler à une promesse ou être invoquée comme un engagement.

Cette réserve était d'autant plus nécessaire, qu'il était soigneusement observé par Alexandre, tout prêt à prendre acte de la moindre équivoque qui aurait pu profiter à son allié.

Un instant avant que de se mettre à table, Napoléon prenant une rose sur une console, l'offrit à la reine ; le premier mouvement de celle-ci exprima l'hésitation ; mais aussitôt se ravisant :

— Oui, dit-elle, mais au moins avec Magdebourg.

— Votre Majesté voudra bien se souvenir, répliqua l'Empereur, que c'est à moi d'offrir et qu'elle peut seulement accepter.

La réponse était peut-être un peu sévère ; mais, ainsi que le remarquait depuis Napoléon, sa galanterie lui eût coûté cher, s'il eût échangé des villes et des provinces contre des politesses.

Pendant tout le dîner et le reste de la soirée, les mêmes luttes continuèrent, la reine saisissant chaque occasion d'arriver à son but, Napoléon se dérochant avec habileté à des attaques redoublées, sans cependant cesser un instant d'être d'une amabilité irréprochable, et

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS